

HISTOIRE DE LA FAMILLE MANN

Golo Mann est le fils cadet de Thomas. Historien renommé en Allemagne, il publie aujourd'hui le premier tome de ses souvenirs (Une jeunesse allemande, éd. Presses de la Renaissance). Il retrace ici la saga d'une famille vouée à la littérature.

PROPOS RECUEILLIS PAR LIONEL RICHARD

KILCHBERG, DANS LA BANLIEUE DE ZÜRICH : une commune autonome facilement accessible du centre de la ville par l'autobus ou le train. Sur les hauteurs qui dominent le lac, une rangée de villas. C'est dans l'une d'elles que Thomas Mann est mort en 1955. Aujourd'hui Golo Mann, son fils cadet, s'y est retiré. Né en 1909, historien de renom, il n'est pas le seul témoin qui reste de la famille Mann puisque deux de ses sœurs vivent encore, mais il en est comme la mémoire historique. Le premier tome de ses souvenirs vient d'être traduit en français (*Une jeunesse allemande*, éd. Presses de la Renaissance).

Après la mort de Klaus, qui s'est suicidé en 1949, et celle d'Erika en 1969, Golo Mann est maintenant le plus habilité à retracer l'histoire de cette fameuse famille Mann. Famille qui compta deux des écrivains allemands les plus importants du vingtième siècle : les frères Heinrich et Thomas Mann. Négligence, ou volonté de perpétuer le souvenir ? Golo Mann, sur la porte d'entrée de la villa de Kilchberg, a laissé le nom de son père. A l'intérieur, il n'a pas voulu non plus changer grand-chose. Ce qui ne l'empêche pas de jeter sur le passé un regard lucide et libre, sans aucun esprit de culte.

— *Le nom Mann nous renvoie à la grande famille des Mann, à votre père Thomas, à votre oncle Heinrich, à votre frère Klaus, mais Golo est un prénom plutôt étrange, non ? En fait, selon l'état-civil vous ne vous appelez pas Golo, mais Angelus ?*

— Angelus Gottfried, exactement. Ce sont des prénoms très religieux ! Dans mon entourage, on a trouvé un diminutif pour Angelus et on m'a appelé Gelo. Moi, entendant le mot quand j'étais enfant, je l'ai déformé, j'en ai fait Golo. Finalement, c'est Golo qui s'est imposé pour me désigner. Et ça m'est resté. Le plus curieux, c'est qu'il existe maintenant en République fédérale d'Allemagne quelques jeunes gens qui s'appellent Golo...

— *On a vu fleurir des prénoms empruntés à des personnalités historiques, mais ils existaient déjà : dans votre cas, il faut reconnaître que c'est une paternité d'un genre plutôt rare, et qui permet justement de mesurer en partie la connaissance que le public allemand a pu avoir de vous dans les trente dernières années. Il n'est tout*

de même pas banal d'être l'auteur d'un prénom... Mais quittons le prénom et venons-en à votre patronyme : pourriez-vous retracer un peu l'histoire de la famille Mann ?

— Eh bien, je suis le fils cadet de Thomas Mann. La famille de mon père était d'origine provinciale. Mes grands-parents étaient de Lubeck, ville du Nord de l'Allemagne qui disposait d'un pouvoir autonome, donc une sorte de république souveraine. C'était une famille de marchands, de négociants, qui au XVII^e siècle était installée à Nuremberg, puis elle a émigré dans le Mecklembourg vers 1790, et enfin à Lubeck. Mon grand-père, qui est mort en 1891, à cinquante ans, avait des bateaux. Mon oncle Heinrich a d'ailleurs voyagé sur l'un de ces bateaux : il n'a pas fait le tour du monde, mais il est allé de Lubeck à Petersbourg, qui était alors la capitale de la Russie... Mon grand-père était également sénateur de la ville de Lubeck. Cette charge officielle lui avait été accordée par cooptation, non par élection : plus tard, après sa mort, le système a changé. C'est une précision nécessaire aujourd'hui, car on pourrait croire qu'il a exercé une activité politique et qu'il a brigué un mandat politique. En réalité, on avait là le résultat de l'ascension sociale de la famille Mann, une ascension qui avait commencé au XVIII^e siècle, en passant du Mecklembourg à Lubeck. Par le mariage de mon arrière-grand-père avec l'une des filles du bourgmestre de Lubeck, les Mann étaient entrés dans l'aristocratie dirigeante de la cité. La fonction de sénateur attribuée à mon grand-père était comme le couronnement des honneurs officiels, et il a été le seul sénateur de la famille Mann.

— *Et ce marchand qu'était votre grand-père a connu le malheur d'avoir des enfants à qui le commerce ne disait rien ?...*

— Oui, Heinrich et Thomas, ses fils aînés, ne se sentaient pas du tout des âmes de commerçants : ils voulaient devenir des écrivains. Mon grand-père le savait. Il pensait qu'il était inutile de contrecarrer ce qu'ils tenaient pour leur vocation, et c'est pourquoi il a pris très tôt ses dispositions testamentaires. Il a liquidé son entreprise, tout en prévoyant une rente pour sa femme et ses enfants. Heinrich et mon père ont ainsi chacun disposé régulièrement de 200 marks par mois : ce n'était pas extraordinaire, mais suffisant pour vivre.

— *Au lieu de s'entêter, le sénateur Mann a donc fait preuve*

d'une relative compréhension et de générosité ?

— Il s'est résigné. Mais il est vrai que c'était quelqu'un d'assez curieux : bourgeois, attaché aux valeurs bourgeoises, et en même temps pas complètement fermé aux tendances nouvelles. Au bord de la mer, il lisait tel ou tel roman de Zola, et comme Zola était jugé scandaleux par la bonne bourgeoisie de Lubeck, il couvrait le livre avec du papier journal pour qu'on ne voie pas le nom de l'auteur. De la même manière, il était très malheureux de voir son fils aîné, Heinrich, s'orienter vers la carrière d'écrivain, mais il en a pris son parti, et puisque la littérature était aussi une affaire de commerce il est allé à Berlin pour le présenter lui-même à l'éditeur Samuel Fischer. Il ne connaissait pas personnellement Samuel Fischer, mais il avait constaté que sa maison d'édition était moderne, que ses livres avaient du succès : alors, autant que Heinrich soit publié par lui !... En définitive, mon oncle n'a pas signé de contrat avec Samuel Fischer, mais s'il avait vécu suffisamment longtemps pour le voir, le sénateur Mann aurait été tout de même content : il a été l'éditeur fidèle des œuvres de mon père.

— *Quand on lit les chroniques sur la situation des écrivains allemands à la fin du XIX^e siècle — je pense par exemple à certaines pages de Fontane — la réaction de votre grand-père n'était pas tellement étonnante : il voyait mal comment ses fils pourraient un jour vivre de leur plume...*

— Vous avez raison, le sénateur Mann ne pouvait absolument pas s'imaginer qu'on puisse mener exclusivement une existence d'écrivain. J'ajouterai : parce qu'il connaissait en Allemagne les relations des écrivains avec le pouvoir, ou plutôt le mépris avec lequel le pouvoir avait presque toujours considéré les écrivains. Il ne fallait pas compter sur des aides officielles, sur des pensions. Frédéric le Grand a fondé un Ordre militaire, devenu ensuite un Ordre pour le mérite : pas un écrivain en tant que tel n'en a fait partie jusqu'à la fin de la monarchie en Prusse ! Uhland et Rickert, oui, mais parce qu'ils étaient professeurs... En Bavière, on était plus libéral, mais c'était assez exceptionnel.

— *Thomas Mann a laissé entendre que ses parents étaient très opposés dans leurs caractères, et que c'était sans doute de sa mère qu'il avait hérité une attirance pour l'art...*

— Elle venait du Brésil. Son père était originaire de Lubeck et il a émigré au Brésil, où il a fait fortune et où il s'est marié avec une créole. C'était donc tout un autre monde. J'ai pu encore connaître ma grand-mère : elle était un peu étrangère à l'intérieur de la famille. Elle était douée pour la musique. Je me souviens qu'elle se mettait au piano et jouait du Schumann. Il y avait certainement les germes d'une artiste en elle, mais seulement par la sensibilité, l'émotion, pas par l'intellectualité. Mon père a sans doute subi l'empreinte de ce côté maternel, tout comme mon oncle Heinrich, mais je me demande s'il n'a pas été marqué davantage par la tradition que représentait le sénateur Mann. Il a dit un jour : « En tant que fils de commerçant, je suis sensible à la qualité du produit proposé, je veux donc offrir au public des romans de qualité... » Voilà qui préoccupait beau-

*Avec la guerre, mon père est devenu
extrêmement nerveux et irascible.
C'est le succès de La montagne magique
qui a amélioré le climat.*

coup moins Heinrich. Certains de ses romans sont bien ficelés, par exemple son *Henri IV*. Mais comme les romanciers français de l'époque, il écrivait un livre presque chaque année. Mon père ne pouvait pas accepter cette manière de faire. Publier un roman tous les ans, non. Pour écrire un roman, il

lui fallait au minimum cinq ans.

— *Quelles images avez-vous gardées de la vie de famille à Munich avec votre père ? Est-ce que vous vous promeniez avec lui ? Est-ce qu'il avait des discussions un peu poussées avec ses enfants ?*

— Je suis obligé de procéder par périodes. Avant 1914, j'ai le souvenir d'un père qui était plutôt généralement de bonne humeur. Avec la guerre, il est devenu extrêmement nerveux, irascible, toute l'atmosphère à la maison était étouffante. C'est le succès de *La Montagne magique* qui a amélioré le climat, et en 1929 le Prix Nobel. Il était beaucoup plus détendu. Mais je dois ajouter qu'il y avait aussi, dans les années vingt, le grand charme d'Erika, ma sœur aînée. Quand Erika et Klaus étaient présents à la table familiale, ou Erika seule, c'était un plaisir ! Erika savait très bien s'y prendre avec mon père pour l'amuser. En revanche, quand je me trouvais seul avec mes parents, c'était pour moi embarrassant. A dix-huit ans, quand j'avais le malheur de me retrouver seul à table avec mon père, c'était même un calvaire. Mon jeune frère Michaël, qui avait dix ans de moins que moi, m'a raconté un jour — à l'époque, j'avais environ vingt-huit ans — que chaque fois qu'il était amené à manger seul avec mon père il préparait toute une liste de sujets pour meubler la conversation. Je lui ai répondu : figure-toi que je fais exactement pareil.

— *La vie quotidienne de votre père, dit-on, était parfaitement organisée...*

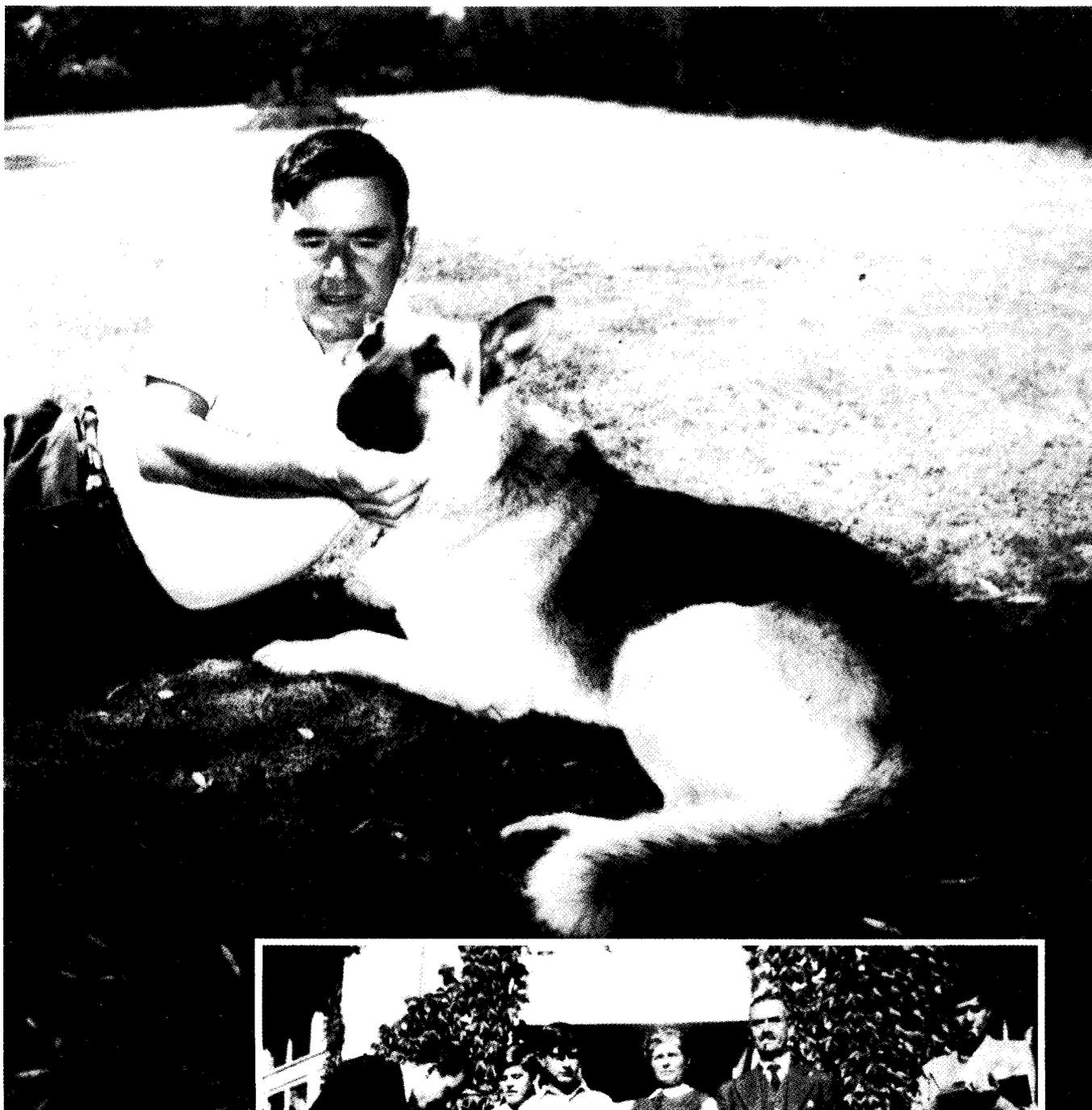
— C'était la vie du sénateur de Lubeck ! Là encore, vous voyez l'héritage. Son temps était découpé en tranches. Le matin, travail productif. Après le déjeuner, la sieste. Et puis une promenade. Retour à la maison, et correspondance ensuite. Je dirai que pour nous, quand nous étions enfants, il y avait hélas toujours une raison pour nous taire.

— *Est-ce que vous en avez souffert ?*

— Erika et Klaus se sont libérés plus tôt que moi. A quatorze ans, ma mère m'a placé dans une école expérimentale, comme interne. J'y suis resté jusqu'à dix-huit ans, tout en revenant régulièrement à la maison (c'était à Salem, un village près du lac de Constance) et ça m'a libéré un peu. Mais tout à fait libéré des habitudes de vie plus ou moins imposées par la discipline que s'imposait mon père à lui-même, je ne l'ai vraiment été qu'à partir du moment où j'ai pu gagner seul mon pain c'est-à-dire un peu avant 1933.

— *Parlons un peu de votre mère, Katia Mann, née Pringsheim : elle a écrit ses Mémoires, mais elle est restée dans l'ombre de votre père...*

— Elle n'a pas vraiment écrit ses *Mémoires*, vous le savez. Ses souvenirs ont été enregistrés au magnétophone, et ensuite mon frère Michaël les a rédigés. L'ensemble représente d'ailleurs du beau travail... →

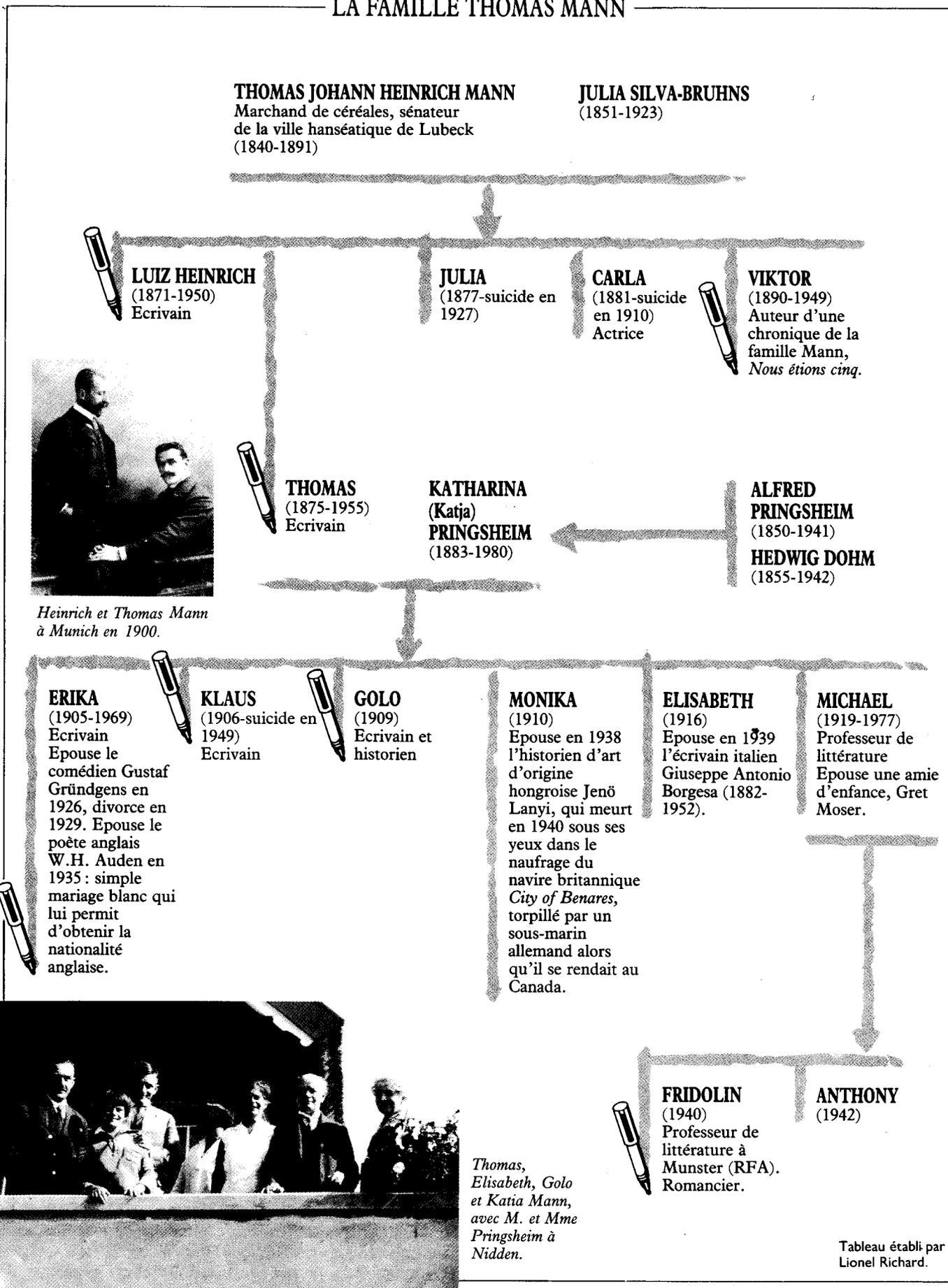


Golo Mann et son chien Luchs, en Californie, vers 1949. Ci-contre, la famille Mann à Munich en 1932. De gauche à droite : Klaus, Elisabeth, Michael, Katia, Thomas et Golo Mann.



DOCUMENTS GOLO MANN

LA FAMILLE THOMAS MANN



Heinrich et Thomas Mann à Munich en 1900.



Thomas, Elisabeth, Golo et Katia Mann, avec M. et Mme Pringsheim à Nidden.

Tableau établi par Lionel Richard.

DOCUMENTS GOLO MANN. D.R.

DANIEL BROBST

— *Elle appartenait à une grande famille bourgeoise d'origine juive, et même, du côté de sa mère, aux milieux littéraires berlinois ?*

— Ma grand-mère maternelle était effectivement issue de la vieille tradition littéraire berlinoise. Son père, Ernst Dohm, était un journaliste satirique. D'une famille juive convertie au protestantisme, il avait épousé Hedwig Schleh, dont la famille était juive et s'appelaient en réalité Schlesinger. Sous son nom de femme mariée, Hedwig Dohm, mon arrière-grand-mère a écrit des comédies, des romans. Elle est devenue si célèbre qu'elle pouvait vivre de sa plume. Ce n'était pas une grande romancière, mais elle a lutté pour les droits de la femme, elle a été l'une des premières féministes. C'était aussi une grande pacifiste... J'ai un portrait d'elle qui a été peint par Lenbach. Elle était alors déjà vieille, mais encore belle, avec des yeux extrêmement vifs. Elle a tenu, en français, un Journal que je possède.

— *Le père de votre mère, le professeur Pringsheim, faisait partie lui aussi de l'élite intellectuelle ?*

— C'était un mathématicien, mais pas un Poincaré... Il enseignait à l'Université de Munich... A mes yeux, son originalité est ailleurs : elle est dans la passion qu'il a éprouvée toute sa vie pour la musique de Wagner. Il avait aidé Wagner financièrement pour la construction de son théâtre à Bayreuth. Le dimanche, nous allions manger rituellement chez mes grands-parents, et tout aussi rituellement nous avions droit au morceau de Wagner que mon grand-père nous jouait au piano, parfois à quatre mains avec un ami.

— *Il devait trouver là un terrain d'entente avec votre père ?*

— Certainement, mais l'amour du vieux Pringsheim pour Wagner était purement, exclusivement musical. Chez mon père, il était à la fois musical, psychologique et philosophique.

— *Au-delà des années trente, est-ce qu'il ne prend pas ses distances à l'égard de ce que peut avoir d'incitation à l'irrationnel la musique de Wagner, et même la musique tout court : c'est le problème de son Docteur Faustus ?*

— Wagner est resté son expérience musicale la plus profonde. Il a aimé Schubert, Schumann, mais jusqu'à sa mort c'est Wagner qui a compté le plus pour lui... De façon générale, mon père n'était attiré que par la musique et la littérature. La peinture ne l'intéressait pas. Consultez les Archives Thomas Mann à Zurich, où tous ses papiers ont été déposés : vous ne trouverez pas grand-chose sur la peinture.

— *Et qu'en était-il de vos rapports avec votre frère Klaus ?*

— Dans l'enfance, nous étions relativement intimes. Etant donné son pouvoir de fabuler, ou d'affabuler, il avait besoin de quelqu'un à qui raconter les histoires qu'il imaginait, et j'étais son premier public. Parfois, j'étais même son intermédiaire. Je me souviens, par exemple, qu'il avait envoyé, sous le pseudonyme de Trebitsch, une pièce à un directeur de théâtre. J'avais alors une dizaine d'années, j'ai couru à l'autre bout de la ville pour voir ce directeur de théâtre : « Je suis le neveu de Monsieur Trebitsch, lui ai-je dit, il ne peut pas venir et il aimerait bien savoir ce qu'il en est un drame qu'il vous a envoyé. » Le directeur de théâtre en question a dû se douter qu'il avait affaire à un très jeune auteur et il m'a répondu avec ironie : « Que ton oncle ne s'inquiète pas, cours vite le rassurer, nous avons bien reçu sa pièce et nous lui communiquerons notre décision... » Klaus a publié sa première nouvelle à dix-sept ans. A partir de ce début de carrière littéraire, la différence entre nous s'est creusée : il

était presque un adulte, et moi j'étais encore un adolescent. Nous avons retrouvé une certaine intimité plus tard, à l'époque où nous avons choisi d'émigrer pour fuir le nazisme et lutter contre le pouvoir hitlérien.

— *Aviez-vous entre vous des discussions politiques ? Votre père et votre oncle Heinrich, par exemple, s'étaient brouillés pendant la Première Guerre, l'un ayant des positions pacifistes, l'autre des positions nationalistes, et après la guerre, en 1922 je crois, ils se sont réconciliés, votre père se ralliant à la République de Weimar : est-ce que ces conflits ont traversé vos entretiens familiaux ?*

— Nous avons tous pensé, sans exception : la République est là, elle existe, et il n'y a pas d'alternative. Personnellement, j'ai placé tous mes espoirs dans la République de Weimar. J'ai cru au rapprochement franco-allemand ouvert à la fin de 1925 par Stresemann et Briand. Klaus également, et il a écrit plusieurs textes sur la nécessité de construire une Europe démocratique en s'appuyant sur une collaboration active entre l'Allemagne et la France. Dans les années trente, nos idées ont un peu divergé. Par exemple, j'étais partisan d'un service de travail volontaire pour les chômeurs : je voyais les jeunes errer dans les rues, leur inactivité dramatique, la délinquance qui se développait. Klaus était contre, en raison du danger d'un embrigadement.

— *Il semble que cette idée ait toujours été préoccupante pour Klaus et Erika : ils étaient très attachés au respect de l'individu et hostiles au nationalisme, au militarisme, non ? L'ouvrage remarquable de votre sœur sur l'embrigadement de la jeunesse, Dix millions d'enfants nazis, en témoigne. « Aucun groupe humain, écrit-elle, n'a été autant marqué que les enfants par les transformations que la dictature national-socialiste a fait subir à ses sujets... »*

— Le livre d'Erika sur l'éducation nazie est un livre de combat pour informer l'étranger sur la barbarie en action dans l'Allemagne hitlérienne. Il a été publié en anglais en 1938, et mon père, de New York, lui a écrit une préface où il dénonce la perversion de l'esprit telle qu'elle était en marche avec les nazis. Mais ce que nous évoquions tout à l'heure à propos d'un service de travail volontaire, c'était sous la République de Weimar. On aurait pu éviter le Troisième Reich.

— *Comment avez-vous vécu la dernière partie de la République de Weimar, avec ses tensions, le chômage, les manifestations de violence de la part des nazis déjà ?*

— De 1929 à 1932, j'étais étudiant à Heidelberg. Je préparais un doctorat de philosophie sous la direction de Karl Jaspers. J'ai vécu la montée des nazis, à partir de la fin de 1929 : il est clair que c'est la crise économique et le chômage qui les ont propulsés sur le devant de la scène politique. La responsabilité essentielle, à mon avis, est à imputer au Chancelier Brüning, à sa politique économique désastreuse. A l'époque, je suis entré dans un groupe d'étudiants de gauche, socialiste.

— *Et en 1933 ?*

— Je préparais à Hambourg l'examen pour devenir professeur de lycée. Comme mon père était toujours citoyen de Lubeck, tout en vivant à Munich, et comme Lubeck avait passé un contrat avec l'Université de Hambourg pour la préparation de cet examen, je me suis retrouvé à Hambourg. C'est là que j'ai appris que Hitler avait été appelé comme chef de gouvernement par le Président de la République Hindenburg. C'est une expérience inoubliable. Je venais de passer Noël chez mes parents, et

l'atmosphère était détendue. On s'illusionnait complètement. Un ami de mon père, l'écrivain Bruno Frank, était allé jusqu'à dire, à peu près : « Les mauvais moments sont derrière nous, on n'est plus dans la situation de l'an dernier !... » L'appel de Hitler au pouvoir a été pour moi, comme pour beaucoup, une surprise complète.

— *Était-ce pareil pour Klaus et Erika ?*

— Leur expérience était certainement plus riche que la mienne. Quand on voulait vivre de la littérature, comme Klaus, c'était devenu extrêmement difficile. Le journalisme libre, à la fin de 1932, était déjà pratiquement mort. Erika, de son côté, avait ouvert à Munich un cabaret, le *Moulin à Poivre*, et en janvier 1933 elle est partie. Elle l'a rouvert à Zurich, dans un esprit nettement antinazi, avec des chansons et des poèmes qui ridiculisaient Hitler. Mais il a fallu le fermer : de jeunes Suisses, admirateurs de Hitler, organisaient des expéditions et provoquaient du scandale.

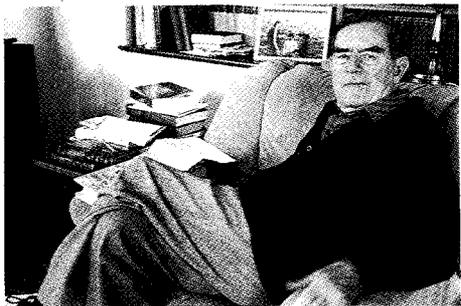
— *Vous avez été le dernier de la famille à quitter l'Allemagne nazie ?*

— De la famille directe de Thomas Mann, effectivement. Un frère de mon père, Victor, est resté. Moi, je ne voulais pas servir d'otage, et c'était le risque qui m'attendait. Je suis parti de Berlin le 30 mai 1933. Début juin, j'étais à Bandol, dans le Var, où j'entretenais mon père et mon oncle Heinrich de ce que j'avais pu vivre dans les derniers mois.

— *Vos parents étaient absents d'Allemagne au moment de l'incendie du Reichstag et de la répression qui a suivi, en février 1933 : c'est vous qui les avez incités à ne pas rentrer ?*

— Erika, Klaus et moi. Ma sœur et mon frère se trouvaient alors à Munich, et mes parents ont pu leur téléphoner. Mon père avait été invité pour une tournée de conférences sur Wagner à Amsterdam, à Bruxelles et à Paris. Il avait l'intention de rentrer ensuite. Cette conférence pour le cinquantième anniversaire de la mort de Wagner, il l'avait tenue à l'Université de Munich le 11 février sans aucun ennui, et même avec succès. Toutes les illusions étaient permises !... Seulement, une pétition infâme circulait en avril contre mon père, avec d'éminentes signatures (les compositeurs Hans Pfitzner et Richard Strauss, le célèbre dessinateur satirique Olaf Gulbransson du *Simplicissimus*) qui l'accusaient d'être nationalement indigne de parler de Wagner ! A l'époque, je me suis rendu plusieurs fois en Suisse, à Lugano, pour rencontrer mes parents. Ma mère avait l'intention de revenir brièvement à Munich pour liquider la maison. J'ai dû batailler pour qu'elle ne le fasse pas. Evidemment, ils avaient conscience d'être en train de tout perdre : ils étaient partis avec des bagages pour trois semaines, rien d'autre.

— *Votre père n'avait donc même plus ses notes, ses papiers, ses manuscrits ?*



Golo Mann à Zurich.

Mon frère Klaus avait besoin de quelqu'un à qui raconter les histoires qu'il imaginait, et j'étais son premier public.

rieux, il a tout fait pour essayer de la coincer avant qu'elle ne sorte d'Allemagne.

— *Autrement dit, la famille Mann était sous surveillance depuis déjà pas mal de temps ?*

— Sans doute. Ma mère avait d'ailleurs compris. Elle utilisait un langage codé pour m'écrire... Il y a donc eu ce sauvetage opéré par Erika, et moi j'ai sauvé une bonne partie de l'argent : 60 000 marks, à peu près 600 000 marks d'aujourd'hui. Quand je me suis présenté pour la troisième fois à la banque, le directeur m'a prévenu : « A partir de maintenant, m'a-t-il dit, j'ai reçu l'ordre de ne plus vous payer ». C'était pour moi un avertissement suffisamment clair. Déjà, les autos de mes parents avaient été réquisitionnées par les nazis. Et même la mienne, une toute petite voiture qui ne valait pas grand-chose !... J'ai donc pensé qu'ils en étaient arrivés à un point où ils étaient décidés à tout nous prendre, et je ne voyais pas l'utilité de rester en Allemagne. Effectivement, la saisie de tous nos biens à Munich a été prononcée en août 1933 : heureusement, je n'étais plus là.

— *Mais comment avez-vous procédé pour transférer une pareille somme d'argent à l'étranger ?*

— J'ai passé les trois dernières semaines du mois de mai à Berlin, chez l'éditeur Samuel Fischer et son gendre. Là, j'ai bénéficié d'un concours de circonstances. A Berlin, j'ai retrouvé mon ami Pierre Bertaux, que j'avais connu en 1928-1929. Le père de Pierre, Félix Bertaux, était très lié à mon oncle Heinrich et il avait été en partie l'introducteur de l'œuvre de Thomas Mann en France. D'où mes relations avec Pierre. Lui-même m'a fait rencontrer Raymond Aron, alors boursier à Berlin. Et puis aussi Pierre Viénot, qui s'occupait du Comité France-Allemagne. De fil en aiguille, la somme d'argent en question a finalement été transmise à Paris par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France en Allemagne, François-Poncet. Sans Pierre Bertaux et Raymond Aron, qui me sont toujours restés des amis extrêmement fidèles, je n'aurais rien pu faire. Et je risquais la peine de mort !... Après, à Paris, Pierre Bertaux et moi nous sommes allés chercher les petits paquets au Quai d'Orsay...

— *Vous avez ainsi d'abord émigré en France, et vous avez vécu à Paris ?*

— Non, et c'est grâce à Erika, d'abord, que le problème le plus urgent a été résolu : mon père travaillait à *Joseph et ses frères*, il était nécessaire de récupérer le manuscrit. Il a fallu l'intelligence et l'énergie d'Erika pour oser se rendre à Munich, pénétrer dans la maison sans se faire voir et franchir de nouveau la frontière... Mes parents avaient en effet plusieurs domestiques, dont un chauffeur, et comme je l'ai découvert petit à petit, ce chauffeur, qui était nazi, s'était infiltré chez nous depuis plusieurs années comme une sorte d'espion. Quand il a su qu'Erika était venue, il était fu-

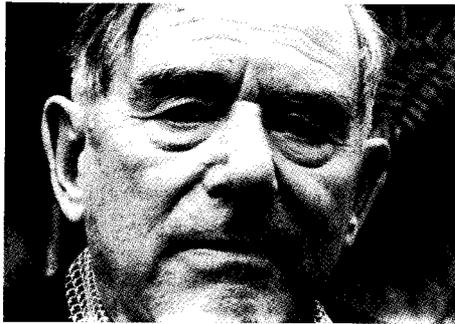
— Exactement, j'ai vécu à Saint-Cloud. Grâce à Félix Bertaux, j'ai pu avoir un poste de lecteur d'allemand à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud. Cette période 1933-1934 m'a été d'un enrichissement extraordinaire. Le directeur de l'École, Félix Pécot, m'a initié à toute la complexité de la vie politique et intellectuelle française. C'était un homme de gauche, un homme généreux : il a été pour moi un second père. En deux ans, j'ai appris beaucoup plus qu'en quatre à Heidelberg. Ensuite, il m'a trouvé un poste de lecteur à l'Université de Rennes, où je suis resté un an. Et je suis parti à Prague, en me disant que peut-être je pourrais avoir ultérieurement un poste de professeur dans un lycée de la partie allemande de Tchécoslovaquie. Le président Benès, par humanisme et par humanité, avait accordé aux Mann la nationalité tchécoslovaque, afin de faciliter leurs pérégrinations d'émigrés. Mais je me suis vite aperçu, en 1937, que les tensions entre Allemands et Tchèques allaient être insurmontables, et j'ai rejoint mes parents qui, entre-temps, s'étaient installés près de Zurich. De mai 1937 à mai 1940, j'ai vécu en Suisse.

— *Et quand le conflit avec l'Allemagne est intervenu ?*

— J'ai essayé de m'engager dans l'armée française. Muni d'un sauf-conduit du consulat de France à Zurich, j'ai passé la frontière à Genève, et j'ai été arrêté comme appartenant à une nation ennemie. J'avais un passeport tchécoslovaque. L'officier de police m'a dit : « Mais pourquoi n'êtes-vous pas allé au consulat général tchécoslovaque à Zurich pour obtenir un visa ? » Il semblait ignorer que la Suisse ne reconnaissait plus la Tchécoslovaquie, devenue protectorat allemand ! Evidemment, c'était en mai 40, donc un peu tard. J'aurais dû m'engager en septembre 39. On m'a conduit dans un camp d'internés.

— *Vous avez été libéré rapidement ?*

— Oh, pas si rapidement que ça ! Fin juillet seulement, alors que l'armistice datait du début juin. Je me suis retrouvé près de Loriol, et au camp des Milles, près d'Aix-en-Provence. L'intention était de nous exporter au Maroc, par un train de Marseille à Bordeaux. Mais entre-temps les troupes allemandes étaient à Bordeaux, c'était donc impossible et après avoir vécu une huitaine de jours dans ce train on a été mis dans un camp près d'Uzès. Il y avait un minimum de liberté, j'en ai profité pour m'enfuir. J'ai gagné Marseille, où j'étais déjà en relation avec le consulat américain. Suite à une razzia sur la Canebière, comme j'étais sans papiers je me suis retrouvé quelque jours en prison. Tout s'est finalement arrangé, on m'a donné des papiers officiels attestant que j'avais été libéré du camp. Et puis, à Marseille, j'ai rencontré mon oncle Heinrich et sa femme, qui avaient habité à Nice. Mais l'une des conditions de l'armistice était la livraison par la France à l'Allemagne nazie des ressortis-



BASSOULS/SYGMA

Le suicide des sœurs de mon père, le suicide de Klaus après la guerre : en quoi suis-je responsable de ces drames ?

sants d'origine allemande qu'elle réclamait. Nous étions donc en danger. Le consul américain nous a procuré des visas d'entrée aux Etats-Unis, ce qui était très libéral. Il a même donné à Heinrich Mann une sorte de carte d'identité qui portait simplement Heinrich Luis, sans le nom Mann. Nous avons entrepris un voyage en train jusqu'à Perpignan, et le matin de nouveau le train jusqu'à Port-Bou.

— *Mais vous avez dû passer par la montagne, le passage de la frontière française n'était pas autorisé ?*

— Oui, il fallait éviter la frontière française, mais il ne s'agissait pas de s'aventurer sur des glaciers... Nous étions un petit groupe : mon oncle Heinrich et sa femme, l'écrivain Franz Werfel et sa femme Alma, la célèbre veuve de Gustav Mahler. Notre guide s'inquiétait beaucoup au sujet d'Alma : pouvait-elle effectuer une marche de ce genre dans la montagne ? Mais elle était comme une vieille chèvre, toujours en tête. Dans ses *Mémoires*, elle a très bien évoqué ces événements. Avec des erreurs, tout de même. Par exemple, notre passage en Espagne a eu lieu le vendredi 13 septembre 40, et elle raconte que la femme de Heinrich Mann ne voulait pas franchir la frontière un vendredi 13 : mais ce n'était pas la femme de Heinrich Mann, c'était Franz Werfel !

— *Alors, vous avez traversé l'Espagne : et comment avez-vous atteint les Etats-Unis ?*

— Nous avons dû rester à Madrid quelques jours. Il n'y avait pas de train de Madrid à Lisbonne, mais un avion une fois par semaine. Nous avons pu prendre cet avion, et nous avons attendu quelque chose comme trois semaines dans un petit hôtel pour prendre le dernier bateau vers l'Amérique. Un bateau rempli d'académiciens, de professeurs, d'écrivains : des réfugiés allemands, mais aussi des réfugiés français.

— *Votre frère Klaus s'est nourri de littérature française : il a été l'ami de Cocteau, de Crevel, il a écrit un livre sur Gide. De plus, il parlait très bien le français. Votre oncle Heinrich aussi, puisqu'il écrivait même des articles pour la Dépêche de Toulouse directement en français. Qu'en a-t-il été pour vous ?*

— J'ai surtout appris le français quand j'étais dans l'émigration en France, à partir de 1933. Dans ce but, je me suis même appliqué à tenir régulièrement un Journal en français. Je notais peu les événements, plutôt mes lectures, mes pensées. C'était un exercice. Et finalement, avec l'habitude, je rêvais même en français... Au fond, je suis toujours resté « germanique », mais comme tous les « germaniques » j'éprouvais, et j'éprouve encore, une fascination pour la « latinité ».

— *Je suppose que ce Journal, vous l'avez gardé ? Est-ce que vous pourriez donner quelques exemples de ce que vous écriviez ?*

— J'ai eu la chance de toujours disposer, durant toutes mes aventures en France, d'un crayon et de papier. Même en prison

à Marseille... Attendez que je cherche un peu... Quelques passages... Tenez, voici à la date des 17-18 juin 1940 : « Le gouvernement délibère toujours à Bordeaux. Les journaux, et surtout les communiqués, préparent plutôt la capitulation que le contraire. Car au lieu d'énumérer les ressources qui, en dépit de tout, peuvent encore exister, ils n'insistent que sur les pertes et sur les dangers chaque jour aggravés... » Un peu plus tard, le 5 juillet : « Hier après-midi on m'a pris dans une razzia sur la Canebière. J'ai été conduit dans une prison de la ville, un cachot tel qu'il est impossible de se l'imaginer. J'y suis depuis vingt-quatre heures, avec la crainte d'y rester encore longtemps. Il y a quelques réfugiés à peu près dans ma situation, et deux jeunes voleurs. Le tout dans une ambiance d'ordure indicible. Je sens que mes nerfs ne vont pas tenir... »

— *Naturellement, la situation vous poussait au pessimisme et même au désespoir...*

— Oui, mais je suis toujours resté convaincu que le peuple français n'accepterait pas des institutions politiques fascistes.

— *A longue échéance, peut-être, mais elles ont tout de même parfaitement fonctionné avec Pétain, le gouvernement de Vichy, Laval et consorts...*

— C'est vrai, Pétain a reçu les pleins pouvoirs à une large majorité, les exigences nazies ont été acceptées, parfois on est même allé au-devant d'elles, mais il n'y a pas eu en France un vrai fascisme. C'était impossible. La mentalité française n'était pas faite pour ça, je crois.

— *En arrivant aux Etats-Unis, vous avez oublié la France, la langue française, et vous avez dû vous mettre à l'américain ?*

— Par nécessité, je me suis préparé à une très modeste carrière aux Etats-Unis.

— *Vous avez alors vraiment pensé que votre avenir était dorénavant aux Etats-Unis ?*

— Je ne savais pas. Il était mieux de prévoir. Deux journées décisives ont modifié mon état d'esprit : le 22 juin 1941, avec l'invasion de la Russie par les troupes nazies, et le 7 décembre 1941 Pearl Harbour. Alors, j'ai été sûr que Hitler était perdu. C'était simplement une question d'années. A partir de cette époque, l'Allemagne a commencé à m'intéresser de nouveau, et je me suis mis à envisager mon avenir en citoyen allemand.

— *Il semble que ni votre père ni votre oncle Heinrich aient jamais perdu l'espoir de rentrer en Europe ?*

— Non, ils se sentaient avant tout des bourgeois allemands. Bien que mon père soit retourné en Allemagne après la guerre, mais sans s'y installer. Il a voulu mourir en Europe. Toutefois, il est allé le faire en Suisse, pas en Allemagne. C'est un choix significatif. Ce qui ne l'a pas empêché de se montrer généreux à l'égard d'anciens amis qui avaient soutenu les nazis : il leur a pardonné cette erreur.

— *Il a été plus généreux que votre frère Klaus : quand on lit les dernières pages de son autobiographie, Le Tournant, on s'aperçoit combien il se montre intraitable, dénonçant les antinazis de la dernière heure et les soi-disant résistants. Il n'épargne pas, notamment, la lâcheté de Richard Strauss...*

— La pire était Erika. Un jour, je me suis trouvé présent avec elle au procès de Nuremberg, en 1946. Elle rayonnait. Elle était en uniforme américain, comme une déesse de la Victoire, extrêmement dure et très belle. Une vieille amie est arrivée soudain vers elle, et elle a voulu l'embrasser : elle s'est détournée de

manière ostensible. Parce que cette ancienne amie n'avait pas eu une conduite irréprochable sous le Troisième Reich... Erika était sans merci. Klaus, moins. Et moi, non : j'ai renoué avec d'anciens amis, et j'ai noué des amitiés nouvelles.

— *Néanmoins, vous vivez en Suisse, dans la maison que vos parents possédaient après la guerre et là même où votre père est mort : c'est également un choix, non ?*

— Je me sens très bien ici. En Suisse, on est discret. On n'est pas à guetter les moindres comportements des « personnalités ». C'est une démocratie véritable. Et j'ai besoin de paix.

— *Vous êtes l'un des derniers témoins de tous ces événements historiques auxquels vous avez été mêlé avec votre famille : est-ce que ce passé n'est quand même pas lourd à porter ?*

— Evidemment, je ne peux pas ne pas y penser, mais tous ces drames qui ont traversé la famille : le suicide des sœurs de mon père, le suicide de Klaus après la guerre, en quoi suis-je concerné, en quoi suis-je responsable ? Klaus était morphomane. Moi, je n'ai pris de la morphine qu'une seule fois dans ma vie : à l'enterrement de mon père. J'étais nerveusement à bout. J'ai demandé à Erika de me faire une piqûre de morphine. Autrement, j'ai essayé d'éviter les faux désirs, tout ce qui est vain.

— *Votre père aussi a toujours eu la volonté d'échapper à l'irrationnel, aux purs instincts, et de les dominer ?*

— Mon père ne comprenait pas Klaus. Je me souviens d'une réflexion qu'il m'a faite un jour, d'un ton presque méprisant : « Il ne sait pas se dominer, il se permet tous les plaisirs... ».

— *Dans vos souvenirs, il n'y a donc rien de nostalgique ?*

— Je veux vivre dans mon présent, mon pauvre présent, et pas dans le passé. □

Bibliographie

Les œuvres de Thomas Mann ont été publiées en français dans plusieurs maisons d'édition : Albin Michel, Gallimard, Grasset, etc. Certaines d'entre elles figurent maintenant dans des collections de poche.

Heinrich Mann a été en revanche peu traduit. Sont disponibles : *Professeur Unrat (L'Ange bleu)* (éd. Grasset, Cahiers Rouges) et *Le roman d'Henri IV* (éd. Gallimard, trois tomes).

L'autobiographie de Klaus Mann, *Le Tournant*, a paru initialement chez Solin, avec une préface de Jean-Michel Palmier. Elle a été rééditée en Points-Seuil. Les éditions Denoël ont par ailleurs publié son *Méphisto*, adapté au théâtre par Ariane Mnouchkine, et les éditions Alinéa la nouvelle qu'il a consacrée à Louis II de Bavière et qui a inspiré Visconti. Citons encore sa *Symphonie pathétique* (éd. J.C. Godefroy) et *Le volcan* (éd. Orban).

Les *Mémoires* de la femme de Thomas Mann, Katia Mann, ont été recueillis par Elisabeth Plessen et Michael Mann. En français, la traduction en a été faite par Louise Servicen. Ils ont été publiés aux éditions Albin Michel en 1974 (*Thomas Mann, souvenirs à bâtons rompus*).

Erika Mann (1905-1969) a écrit plusieurs livres de reportages et des livres pour les enfants. Elle a beaucoup collaboré avec son frère Klaus. Elle épousa l'acteur Gustav Gründgens, dont elle divorça. L'ouvrage documentaire *Dix millions d'enfants nazis* vient d'être publié aux éditions Tallandier avec une préface d'Alfred Grosser (traduction de l'allemand, et non de l'édition anglaise initiale, par Elisabeth Wintzen, René Wintzen et Dominique Luquet).

Golo Mann, enfin, a rédigé le premier volume de ses souvenirs (*Une jeunesse allemande*, traduit par Jeanne Etoré, éd. Presses de la Renaissance). Un second doit suivre, où il sera davantage question de la France.